

SIGNER, UN FILM DE NURITH AVIV

Claude Guy

ERES | « Le Coq-héron »

2018/3 N° 234 | pages 101 à 104

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749261584

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2018-3-page-101.htm>

Pour citer cet article :

Claude Guy, « *Signer, un film de Nurith Aviv* », *Le Coq-héron* 2018/3 (N° 234),
p. 101-104.

DOI 10.3917/cohe.234.0101

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Signer¹, un film de Nurith Aviv

Claude Guy

J'avais 9 ou 10 ans et j'aimais chanter à tue-tête un psaume qui disait en substance « Allons vers le Seigneur avec des chants d'allégresse ». J'appartenais à une petite communauté chrétienne, très liée, qui se retrouvait chaque dimanche pour célébrer et chanter en chœur je ne sais trop quelles retrouvailles. C'étaient en tout cas des retrouvailles au chaud, où les gens présents, habitués les uns aux autres, entamaient toujours tous les chants avec allégresse. Ces paroles, je les avais comprises comme « parmi les chants des négresses », ces femmes que j'imaginai chaloquant, dansant et bougeant au rythme de la musique, dans les champs. J'étais emporté par la puissance de mon imaginaire, plutôt érotique pour le coup.

Je chantais donc, je chantais avec tout mon corps, emporté par une jubilation de me sentir chantant et vibrant avec d'autres. J'étais porté et emporté franchement ailleurs, jusqu'à ce qu'un jour, lors d'un repas de famille, un de mes frères découvre les paroles que j'avais mises à mon insu sur ce chant religieux, ce qui le fit éclater de rire, entraînant tout le monde dans un incroyable fou rire que je ne compris d'abord pas. Cette découverte, pour eux et pour moi, fut suivie de sarcasmes et de moqueries pendant longtemps,

comme un rappel humiliant de ce moment où cette espèce d'arriéré que j'étais avait compris de travers. Tout à coup, j'étais malentendant, et le fait de ne pas comprendre et d'en être moqué a conduit à des désagréments certains.

Il m'est revenu aussi que, lorsque j'étais enfant, une des injures préférées et habituelles que l'on se jetait à la figure lorsque l'autre ne comprenait rien à ce qu'on lui disait, était « t'es sourd-dingue ». Il faut dire que l'étymologie même du mot sourd, *surd* en latin, qui signifie susurrer, murmurer, chuchoter, donne également les acceptions de médisance parce que chuchoté, et discordant parce que non compréhensible, pour arriver finalement au mot absurde. C'est vrai que « mon chant des négresses » avait quelque chose d'absurde. Amira Yaakoubi, qui travaille avec des sourds en langue des signes tunisienne et française, à qui je parlais de ce souvenir, m'avait répondu que déjà Aristote avait fait le lien entre le manque de parole et un défaut d'intelligence. Effectivement, dans le corpus philosophique, les sourds ont été évoqués de façon générale comme des sourds-muets et souvent de façon péjorative. Et pour cause, si un être humain ne possède pas le « logos » (la parole), permettant

1. Le DVD sera disponible en octobre 2018 (20 euros, éditions Montparnasse). Le coffret de 3 DVD des quatre films précédents de Nurith Aviv est en vente sur le site du même éditeur (42 euros).

d'atteindre la Raison, alors il ne peut l'atteindre. Miguel Benasayag, dans le livre d'André Comte-Sponville *Sous le signe de la philosophie*, premier ouvrage de philosophie traduit en langue des signes et vendu avec une clé USB, rappelle que la seule réflexion intéressante à ce propos est celle de Spinoza à propos des aveugles, mais qu'on peut entendre aux sourds, à savoir : un aveugle ne manque pas de la vue, simplement il est structuré autrement, complet mais structuré différemment.

Et, effectivement, je n'ai pas été choqué tout de suite en entendant des remarques glanées çà et là après une des projections du film, lorsque quelqu'un me fit part de ses questionnements : les sourds peuvent-ils percevoir et exprimer les nuances, les sous-entendus et autres richesses de la langue française, notamment dans la poésie et la philosophie ? En quelque sorte, ont-ils accès aux concepts ? Qu'un autre se demande de quelle manière et en quelle langue les sourds pouvaient bien rêver, et comment pouvaient-ils penser dans leur tête, alors même que les idées nous viennent sous forme de mots. Cela m'avait d'abord paru de bonnes questions auxquelles il fallait répondre.

Ça m'a sauté aux yeux : les sourds parlent avec tout leur corps. Ils réagissent avec leur corps, ils ont une présence au monde en corps, comme l'explique la directrice du programme consacré aux sourds à l'université de Haïfa (Israël), qui a saisi que des nuances, des accents, une grammaire apparaissaient de plus en plus finement à mesure que le corps prenait place : d'abord les mains, puis la tête, enfin le corps dans son entier, une langue sexy, dansante, comme la qualifie Gal, le jeune interprète.

Le langage ne se réduit évidemment pas aux mots ; il y a le langage du corps, en corps, les émotions, tout ce qui permet à l'humain de ne pas rester dans l'angoisse pure, celle que vit le nourrisson lorsqu'il arrive au monde et qu'aucune sensation ne

lui est connue. C'est l'autre qui lui propose une représentation à laquelle il peut se référer. Que ce langage soit celui des mots ou celui du corps ne change rien à l'affaire et à l'importance que constituent ces premiers moments. C'est pourquoi il y a un sadisme, une cruauté à empêcher les sourds d'entrer dans la vie, dans la rencontre avec l'autre dans la seule langue possible pour eux, leur langue maternelle. La jeune femme le dit à sa mère : à l'école on nous forçait à vocaliser à grand renfort de bonbons, alors qu'à la maison, on échangeait et on se comprenait parfaitement.

La langue des signes nous renvoie à de l'archaïque, ce temps où, nourrissons, nous prenions contact avec le monde à travers notre corps. Les élans vers l'autre, les mimiques, les perceptions des bébés sur le visage de l'autre, les secrets qu'il devine..., tout cela, nous l'avons vécu, mais nous l'avons perdu rapidement au profit des mots, devenant ainsi des handicapés, au point que nous devons nous réhabituer à bouger tout notre corps sans trop d'inhibition. Les sourds, eux, ont apparemment avec la langue des signes un rapport au corps évident. C'est ce que nous explique cette mère qu'on voit avec sa petite fille et qui revient avec elle sur les premières fois où elles ont signé ensemble.

Lorsque l'on voit des sourds parler entre eux, c'est un peu comme s'ils nous donnaient à voir l'intérieur, leur intériorité, leurs émotions exacerbées, leur joie, leur peine, leur tristesse ou leur jubilation. C'est tout à fait étonnant.

Le film de Nurith Aviv déconstruit ces préjugés, casse nos représentations et nous force à nous interroger, à être curieux de ces langues. Pour un psychanalyste par exemple, la découverte, c'est que le cadre même de la cure est bouleversé puisque, par définition, la langue des signes exige la présence de l'autre en face ; on ne peut pas allonger un sourd sur le divan avec le psy derrière. Je n'y avais jamais pensé.

Cette déconstruction des préjugés procède d'un parcours que l'on découvre pas à pas dans ce film qui porte la signature de Nurith Aviv. Il est signé, comme le faisait remarquer Chantal Clouard. On reconnaît sa patte, son regard. Et, pour ceux qui connaissent son œuvre, il s'ouvre comme souvent sur des fenêtres, pas sur les fenêtres habituelles, mais sur des fenêtres virtuelles, celles qui permettent aux sourds d'être en lien, intensément. Ces écrans sont de nouvelles fenêtres sur le monde, omniprésents dans le film. Ils leur permettent de franchir toutes les frontières territoriales pour parler avec d'autres que leurs très proches. Ils marquent une révolution en leur permettant l'accès à de l'autre, quelle que soit la distance des corps.

Gal, l'interprète en langue des signes dans le film, montre la différence qui existe entre la traduction littérale et la langue maternelle qui est pour lui, la véritable langue des signes, *fa*. Il l'illustre en signant « partir à la maison ». Ce geste, très pur en langue *fa*, me semble illustré par Nurith Aviv avec son choix des travellings, sans doute à son insu (mais je n'en suis pas sûr). Notamment un qui m'a particulièrement frappé, magnifique, à Berlin, les graffitis sur le mur de la station et le train qui s'éloigne, rappelant son film *Vatersland* : le spectateur voit ce mur qui défile de plus en plus vite, une formidable illustration de ce que nous dit Gal, dans un geste étonnant de beauté.

Le film de Nurith Aviv est véritablement lumineux ; bien sûr, il y a le ciel bleu qui m'a plutôt fait penser au vers d'Éluard, « la terre est bleue comme une orange », car c'est un peu ça, un ciel bleu, comme le mot même décliné en plusieurs langues par Emmanuelle Laborit au tout début, en plusieurs langues des signes, donc avec une coloration différente, spécifique à chaque langue, un goût, presque une odeur, bref, quelque chose qui a à voir avec tous nos sens. Ce sont d'autres travellings encore sur la mer,

les rivages, et ces images de jeunes qui apprennent à apprendre, avec un professeur qui écrit sur le tableau en hébreu et en arabe, clin d'œil au conflit israélo-palestinien, comme le choix du village de Kafr Qassem, dont elle nous rappelle qu'il fut le théâtre d'un massacre... Le lumineux aussi de l'espoir, tous ces jeunes puissamment dans la vie, comme tous ces sourds que j'ai pu voir réagir avec un enthousiasme incroyable aux séances proposées ici avec une interprète de la langue des signes.

Enfin, j'ai trouvé que Nurith Aviv traitait avec beaucoup de respect et d'affection les personnages, ce qui rend son film très émouvant. Je me doute qu'il y a chez les sourds comme chez les entendants des canailles, des voleurs, des criminels, des psychopathes, des névrosés et des psychotiques, mais ceux qu'elle a choisis de filmer nous donnent à voir un monde plutôt sympathique. Nurith Aviv filme avec délicatesse les liens et les rapports des gens entre eux, mère/fille, petit-fils/grand-mère, acteurs/metteur en scène, acteurs entre eux, les amoureux de Berlin, les jeunes apprentis traducteurs entre eux, et avec les anciens du village. Elle nous montre un monde des sourds très humain, et c'est tout juste si l'on ne regrette pas de ne pas en faire partie. Ce qui en ressort, c'est une impression de gaieté, d'entrain et d'enchantement. Les sourds que Nurith Aviv a filmés nous donnent une leçon de vie, dont on peut presque être envieux.

Ce retournement est, à mon sens, la véritable réussite de son film.


Résumé

Dans son film *Signer*, Nurith Aviv s'aventure dans le champ des langues des signes, langues diverses, chacune ayant sa grammaire, sa syntaxe, complexe et riche. Trois générations de protagonistes, sourds et entendants, mais aussi les chercheuses du Laboratoire de recherche de langue des signes de l'université de Haïfa, s'expriment sur des langues qui ont émergé en Israël au siècle dernier, rejoignant les questions chères à Nurith Aviv

de la langue maternelle, la traduction, la transmission. Une invitation à élargir notre perception des langues humaines.

Mots-clés

Sourds, signe, langue maternelle, traduction.



Sortie du DVD SIGNER le 16 octobre 2018

Rencontres autour du film

6 Octobre à 15h **IMAJ BRUXELLES**

13 Octobre à 17h30 **Le Méliès 93 MONTREUIL**

16 Octobre à 18h **RENCONTRE AUTOUR DE LA SORTIE DU FILM EN DVD (ÉDITIONS MONTPARNASSE) À LA BOUTIQUE POTEMKINE, 30 RUE BEAUREPAIRE 75010 PARIS**

18 Octobre à 20h **Le Méliès 93 MONTREUIL**

2 Décembre **LOBIS à BLOIS dans le cadre de CINE' FIL**